Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 86 (1998)

Heft: 1416

Rubrik: Dossier

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 18.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Objectif : photo

Ce numéro de «Femmes Suisses» n'est pas consacré à une étude des femmes photographes, mais se veut un aperçu non exhaustif et subjectif de l'objectif au féminin. Subjectif, car le choix des photographes a été déterminé par des rencontres et des coups de cœur. Au-delà des mots, nous avions envie d'images.
Nous aimerions, en outre, que cet aperçu instantané ait un suivi, c'est-à-dire que des photographes professionnelles ou des lectrices et des lecteurs de notre journal, amoureuses-eux d'une photo (de grande qualité) nous la fassent parvenir; nous publierons ainsi en dernière page, durant quelques mois, une photo de femme.

La photo a-t-elle un sexe?

L'œil est unisexe

A quoi bon focuser en perfectionniste, changer cent fois votre objectif si, derrière tout ça, l'œil, votre œil, ne voit pas? Mystère que ces rétines opaques sur lesquelles ne s'imprime jamais rien, alors que d'autres captent le moindre mouvement, le moindre détail – à croire que ces gens-là ont des yeux sur les côtés, comme les mouches. Je dis bien ces gens, parce qu'à mes yeux (si j'ose dire!) l'œil est unisexe. Comme le talent. Faite de curiosité, d'intuition, de sens du beau et/ou de cet obscur instinct qui vous fait traquer l'insolite, la bonne photographie n'a rien à voir avec le sexe de la personne derrière la caméra. Peut-être arrive-t-il qu'un sujet attire davantage une photographe qu'un photographe? Voire... Je n'en suis pas si convaincue.

Laurence Deonna

Claude Nobs et Sippie Wallace, Montreux 1982
Photo: Dany Gignoux

«Lorsqu'on me demande la photo de Claude Nobs, je glisse toujours cette image dans la sélection, avec le secret espoir qu'on la remarquera. A ce jour, elle n'a jamais été choisie par une rédaction. Peut-être que les services photo trouvent que Monsieur Montreux Jazz ne fait pas assez «glamour» en l'occurrence. Que l'image ne colle pas à l'idée qu'on se fait de lui. Au contraire, moi je la trouve très touchante: ce côté «petit garçon» respectueux devant l'âge canonique de la chanteuse. Comme on m'a demandé un seul document et qu'il me paraît toujours aussi attachant, je suis sûre qu'il sera publié: forcément, la rédaction n'a pas d'autre choix!!!»

Femmes et hommes en regard

Les femmes, dans le domaine de la photographie, se différencient-elles des hommes? Il existe peut-être, de par le monde, des approches plus spécifiquement «féminines», mais je ne les connais pas. En tout cas, cela ne me saute jamais aux yeux.
Demandez à vingt professionnels «mixtes» de photographier un même thème, vous aurez sûrement vingt regards très différents, mais pas forcément de vision typiquement féminine.
De toute façon, si la proportion des femmes dans la profession reste encore assez basse, ces dames, dans l'ensemble, sont plutôt à la hauteur.
Prenons, situation extrême de par sa violence, la guerre. J'imagine qu'au départ, il faut être davantage tête brûlée, voire suicidaire que le commun de la gent féminine pour traiter ce type de sujet. A partir de là, si on considère les anciens reportages de Catherine Leroy, Christine Spengler, Susan Meiselas, ils sont impressionnants. Personnellement, je me demande souvent comment une femme trouve le(s) nerf(s) de déclencher l'obturateur avec autant de brio, de puissance, de maîtrise et même de poésie devant des événements aussi tragiques.
De même, si on se penche sur le domaine plus paisible du portrait, par exemple, sans aller à Tombouctou mais en regardant tout simplement près de chez nous l'œuvre de jeunes photographes (François Grobet, Eddy Mottaz, Isabelle Meister, Hélène Tobler et d'autres), eh bien, les filles font magnifiquement leur travail et les garçons sont tout aussi sensibles, fins et originaux que leurs consœurs.
Cela dit, plutôt que d'élucubrer sur la photographie – ce que je déteste –, usons et gaspillons de la pellicule.

Dany Gignoux

Dany Gignoux
Née en 1944. Vit et travaille à Genève. Reporter indépendante autodidacte. Dès 1968, débute dans le reportage. A partir de 1973, nombreuses balades à travers le vaste monde. Se découvre parallèlement une passion envahissante pour la photographie de concerts et de musiciens, dans le domaine du jazz en particulier. Divers prix, livres et expositions.

«L'opinel – Les histoires d'Amadou» d'Alexis Peiry, photos de Suzi Pilet. Après avoir, dès 1933, fait rire, pleurer et rêver les enfants avec des compositions illustrant les «Histoires d'Amadou», elle vient de publier un album de cent photos, «Prises de vie y suenos» (Editions de l'Aire).

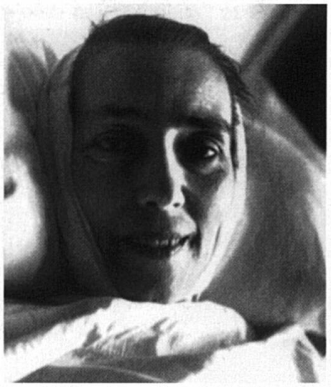
A la découverte de la beauté intérieure

A la question de savoir si la femme a apporté un regard différent à la photo, Suzi Pilet répond: «Les femmes sont comme les hommes, multiples. Plus que pour la cause des femmes, c'est pour la beauté et la tendresse (celle que j'éprouve encore, trente ans après, pour le personnage de la photo choisie, par exemple), que je me bats. Je ne suis pas une femme «engagée», au sens habituel, mais je m'investis à fond dans ma passion: le portrait, la découverte de la beauté intérieure. En retrait, je ne me définis pas comme une aventurière. Je préfère les contacts humains simples et directs aux discours envahissants et artificiels des médias.»

(nmk)

La ronde
Sous les pins noirs les jeunes filles dansaient.
En une ronde sur l'herbe bleue qu'elles écrasaient.
Voiles d'été sur leurs corps, brumes, brouillards d'été.
Les jeunes hommes restaient cachés...

Le fleuve un jour
S. Corinne Bille, Suzi Pilet
Ed. Slatkine, 1997



1956. Cette femme a su protéger, jusqu'à l'instant de sa mort, son Trésor intérieur, l'Amour. Il est des visages qu'on n'oublie jamais.
Suzi Pilet

Photographes en pays de Vaud (ancienne génération)

A interroger nos mémoires, à consulter quelques archives, quelques registres professionnels, on trouve moins d'une douzaine de femmes photographes installées à Lausanne ou ailleurs dans le canton, toutes nées à la fin du siècle passé. Certaines ont repris l'atelier de leur mari décédé pour subvenir aux besoins de leur famille. Telles Mme Delaurens à Payerne, Renée Kunz à Nyon, Marguerite Fontannaz et Hélène Würgler à Lausanne.
D'autres, à la même époque, se font un nom par elles-mêmes; celles-là ont acquis leur technique à l'étranger. Il faudra attendre Gertrud Fehr pour pouvoir apprendre la photo dans une école vaudoise, aujourd'hui l'Ecole de photographie de Vevey.
Après avoir connu une grande vogue, les portraitistes perdent leur clientèle. Le développement de la photographie d'amateur et l'apparition d'appareils automatiques expliquent cette disparition.
Jeanne Cornioley (1891-1958) s'est formée à la photographie en Allemagne, avant la Première Guerre mondiale. Revenue en Suisse, elle s'engage chez des photographes lausannois. L'un d'entre eux, en mauvaise situation financière, lui vend une partie de son matériel. Elle peut s'installer. Elle laisse le souvenir d'une bonne portraitiste et d'une retoucheuse parfaite.
Marguerite de Lalancy-Gerrig (1885-1971). Mariée à un Hongrois, photographe établi à Genève, s'installe à Lausanne. C'est également une portraitiste connue: d'enfants, de femmes, de familles, de personnalités vaudoises.
*(Renseignements pris dans «100 ans de photographie chez les Vaudois – 1839-1939»).

Simone Chapuis-Bischof

Photojournalisme: un monde de mecs

Responsable du choix des photos dans un quotidien avant d'assumer les mêmes responsabilités au supplément culturel du Temps, Laura Bucciarelli convient qu'une femme ne choisit pas les mêmes photos qu'un collègue masculin. Elle évite l'agressivité visuelle et opère ses choix en fonction de la signification exprimée par la photo et de la personnalité du photographe.
Laura Bucciarelli est catégorique: la photo de presse reste une affaire de mecs. Dans son fichier riche d'une centaine de photographes, elle ne recense que trois femmes. Il y a à peu près une femme pour dix hommes dans les grandes agences de photojournalisme, estime-t-elle. Cette minorisation des femmes, elle l'explique par les conditions de travail particulièrement pénibles, physiquement et psychiquement. Après le boom du photojournalisme des années 70, le marché de la presse n'a cessé de rétrécir et il faut batailler ferme pour obtenir qu' une photo soit publiée. Le chômage n'épargne pas les photographes de presse, ce qui les pousse à travailler dans la publicité ou à changer de métier. Et à cet égard, les femmes sont encore plus pénalisées que les hommes.
En règle générale, relève Laura Bucciarelli, les femmes photographes de l'actualité travaillent plutôt dans le domaine culturel, artistique ou social. Les grandes voyageuses comme la Suissesse Anne-Marie Grobet ou la Française Anne Delassus ont payé de leur personne pour effectuer des reportages en Afrique, surtout auprès de femmes. Parmi les jeunes photographes qui assureront la relève des artistes confirmées, Laura Bucciarelli cite spontanément Diana Rutschmann, qui expose actuellement à la nouvelle Maternité de Genève.

(aml)

Entre chômage et chasse aux commandes

Née à Allschwil (Bâle-Campagne), Diana Rutschmann, 27 ans, est diplômée de l'Ecole de photographie de Vevey. Il y a aujourd'hui autant de filles que de garçons qui la fréquentent, note-t-elle au passage. Elle a notamment participé au concours de photographie organisé en prélude au 5e Congrès national des femmes au centre Pasquart à Bienne. Elle vit aujourd'hui à Genève, entre chasse aux commandes et chômage, comme la plupart des photographes aujourd'hui, du reste.

Elle a réussi à décrocher un mandat de l'Hôpital cantonal de Genève, qui lui a assuré huit mois de travail. Piochant dans les archives, elle a monté toute seule une exposition, visible actuellement à la nouvelle Maternité de Genève jusqu'à fin avril. Une exposition qui combine à la fois la recherche historique, par l'évocation de l'histoire de cet établissement hospitalier, et la créativité, par la mise en image de l'amour maternel, l'histoire de l'obstétrique, le rôle des sages-femmes, l'avortement, la contraception et la conception d'un enfant. Un regard féministe sur la photo? Elle avoue tout net ne pas comprendre le discours féministe. Elle aspire avant tout à trouver un emploi, si possible dans un musée.

(aml)

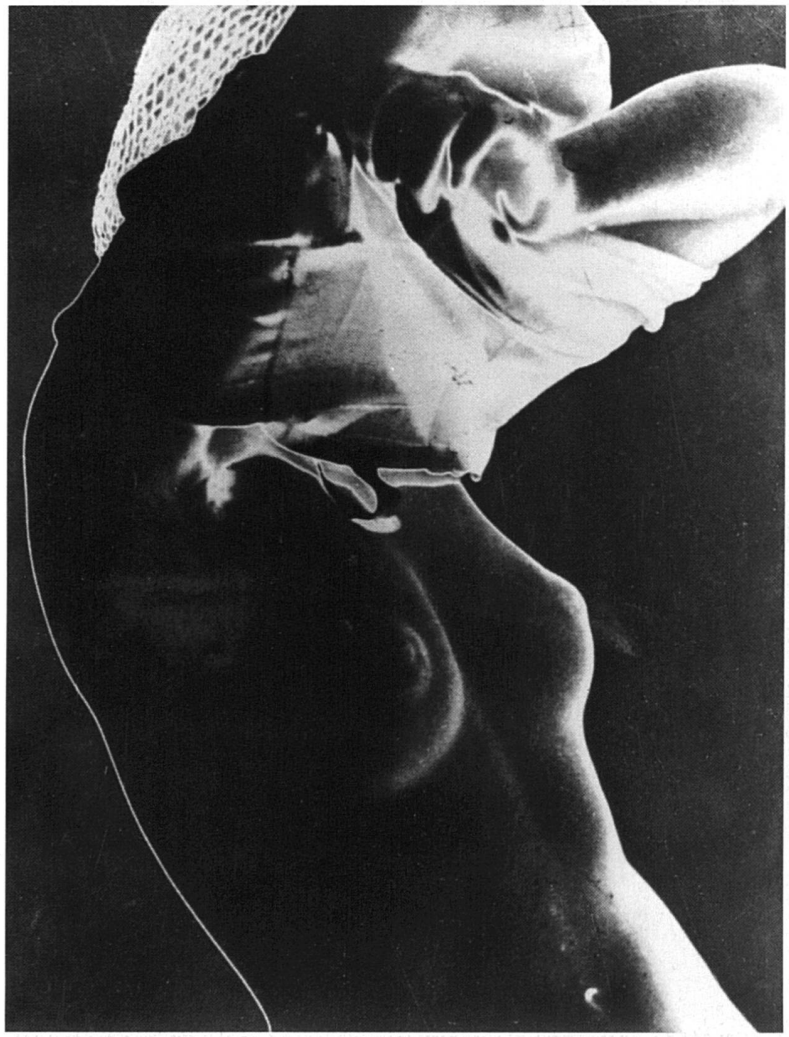
Photo: Diana Rutschmann

«La photo que j'ai choisie est celle d'une femme, plus jeune que moi, que j'ai rencontrée à Prague», note **Diana Rutschmann.** «Parce qu'il émane d'elle une telle force de vivre. Mère de deux enfants qui ne vont pas encore à l'école, elle est mariée à un photographe qui gagne chichement de quoi entretenir la famille. Car ils vivent à quatre dans une seule pièce qui leur sert à la fois de salle de séjour, cuisine, chambre à coucher et salle de bains. Coincée toute la journée avec ses deux enfants qui ne peuvent jamais jouer seuls dans la rue, elle trouve pourtant moyen de gagner un peu d'argent par des travaux occasionnels de décoratrice. Parce qu'elle sait qu'un jour elle vivra à la campagne, dans une bicoque avec jardin, qu'elle est en train de retaper avec son mari. Un exemple vécu de confiance en l'avenir qui me touche profondément.»

«J'ai choisi cette photo parce qu'elle est insolite et qu'elle ne véhicule aucun message particulier; elle est juste un clin d'œil photographique. S'il fallait lui trouver une explication, j'ajouterais que la jeune femme au chapeau porte le même prénom que la patronne des photographes, sainte Véronique!»

Helena Mach
Née en Finlande le 5 juin 1944, elle a été élevée à Genève, où elle a appris le portrait chez Charles G. George dans les années soixante. Depuis lors, elle travaille en indépendante, en dehors d'autres activités, notamment dans l'action humanitaire.

«Véronique» Photo: Helena Mach



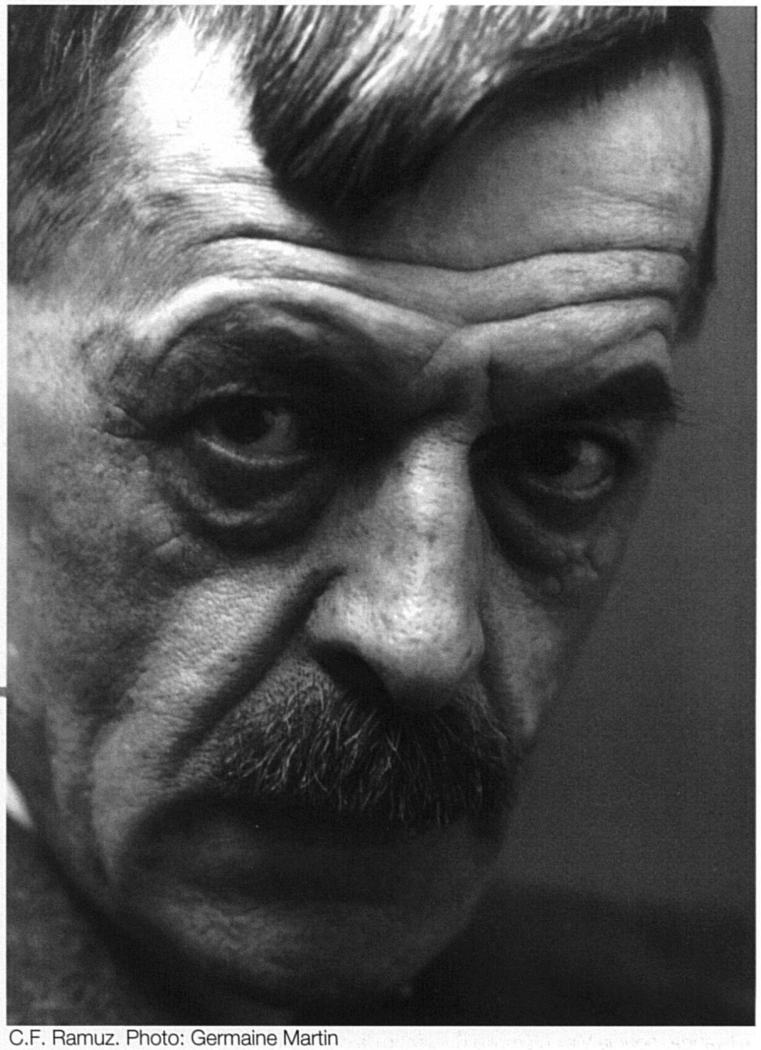
Gertrud Fehr
1895-1996. Nu, 1936.
Solarisation positive
Formée à la photographie à Munich, Gertrud Fehr* ouvrit très tôt son studio de photographie de théâtre et de portraits. En 1933, elle alla s'établir à Paris où elle fonda, avec son mari le peintre suisse Jules Fehr, une école, «Publiphoto». La guerre l'obligea à fermer son école, à venir s'établir en Suisse. Elle créa aussitôt une nouvelle école à Lausanne, école qui fut ensuite remise aux services publics et transférée à Vevey. Elle y enseigna jusqu'en 1966. Elle eut une grande influence en tant qu'enseignante et «des photographes aussi célèbres que Monique Jacot, Yvan Dalain et Jean-Loup Sieff comptèrent parmi ses élèves». Ensuite, Gertrud Fehr ne travailla plus que pour son compte et se consacra au portrait. Des expositions en Allemagne, dans de grands musées, la ramenèrent sur le devant de la scène.
*(«La photographie du 20e siècle, Museum Ludwig de Cologne»)

Pour en savoir plus
L'ouvrage «Encyclopédie internationale des photographes de 1839 à nos jours», publié à Genève en 1985 aux Editions Camera Obscura (Hermance), recense quelque 1600 photographes, dont environ 180 femmes. Il semble, dès lors, difficile de mesurer l'influence dont ces vaillantes pionnières ont pu faire preuve au fil des années. Aujourd'hui, la nouvelle génération de photographes apparaît nettement plus mixte, et femmes et hommes pratiquent de manière plus égale une profession enviée, bien que parfois mal perçue par le public, puisque des millions de gens dans le monde «prennent des photos» en tant que loisir.

Helena Mach

Henriette Grindat
1923-1986.
Essai surréaliste, 1944/1949
Née à Lausanne en 1923, elle fut influencée par les surréalistes.
Elle réalisera des photomontages, photogrammes, de la surimpression, solarisation... «Pour arriver à la photographie plus simple et plus fouillée des Etats-Unis.»

Les «Têtes coupées» de Germaine Martin 1892-1971
Sa manière personnelle de cadrer seulement une partie du visage de ses modèles a fait crier au sacrilège lorsqu'elle les a lancées dans le monde de la photographie artistique des années 20. Après des études à Munich, Germaine Martin ouvre avec une amie un studio à Moscou en 1913. La Révolution russe la chasse en 1917. Elle s'installe à Berlin, puis à Lausanne. Spécialiste des portraits, elle a fixé les visages de nombreux artistes contemporains, peintres, écrivains, musiciens.
Germaine Martin avait effectué sa formation dans une des meilleures écoles de photographie de Munich. Elle épouse en 1922 le sculpteur vaudois Milo Martin, ce qui ne l'empêche pas de poursuivre sa carrière professionnelle. Portraitiste douée, elle photographie des artistes: de Ramuz à Amstrong, en passant par Clara Haskil, Lipatti et Ansermet. A la recherche de l'authentique, elle tronque parfois un visage, pour fixer seulement certains détails, comme un regard. Proche du milieu de la sculpture, elle a photographié de très beaux nus.


C.F. Ramuz. Photo: Germaine Martin

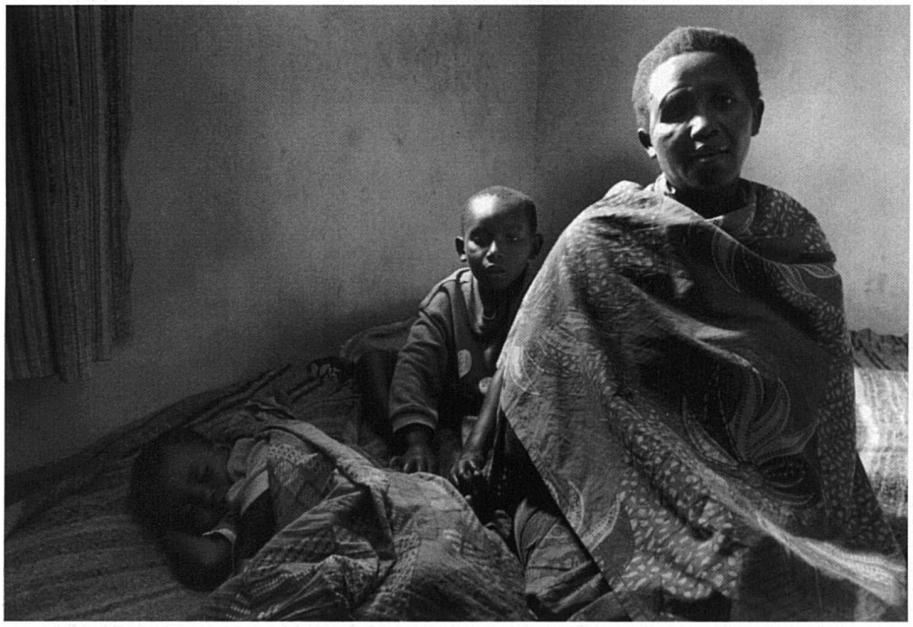
Simone Oppliger
Ouvrage paru: «Le cœur et la terre»
En préparation: le sujet «Les étrangers en Suisse»... et aussi une exposition de photos sur Camarada, une maison d'accueil de requérantes d'asile à Genève qui offre cours de français et autres (pour celles qui devront repartir), qui organise des débats...
L'exposition aura lieu en mai, pendant une semaine, dans la maison du Soroptimist-Club.

«C'est à Berlin, quelques semaines après la chute du Mur. Une jeune femme peint. (Elle porte un bandeau à cause de la peinture). Une femme créatrice, c'est forcément une féministe. Créer, c'est avoir son point de vue sur les choses, c'est s'affirmer. Créer, c'est la plus belle façon d'être féministe.»

Berlin 1990. Photo: Simone Oppliger

Butare 9 février 1996

Christiana, 40 ans, a perdu son mari et quatre enfants au cours d'une fuite de quatre jours et quatre nuits dans la préfecture de Gikongoro. «On se disait: mieux vaut mourir sous les balles en marchant que sous les machettes». Christiana a survécu aux coups de machette, mais elle a perdu un œil, une main et toute envie de vivre: elle ne se sentait plus bonne à rien, ne se reconnaissait plus. «J'étais comme folle, je voulais sauver mes enfants.» Il lui en reste deux: Clarisse, deux ans et demi, tombée sous elle quand elle fut laissée pour morte dans la forêt, et Fidèle, 8 ans, retrouvée des mois plus tard dans un camp.



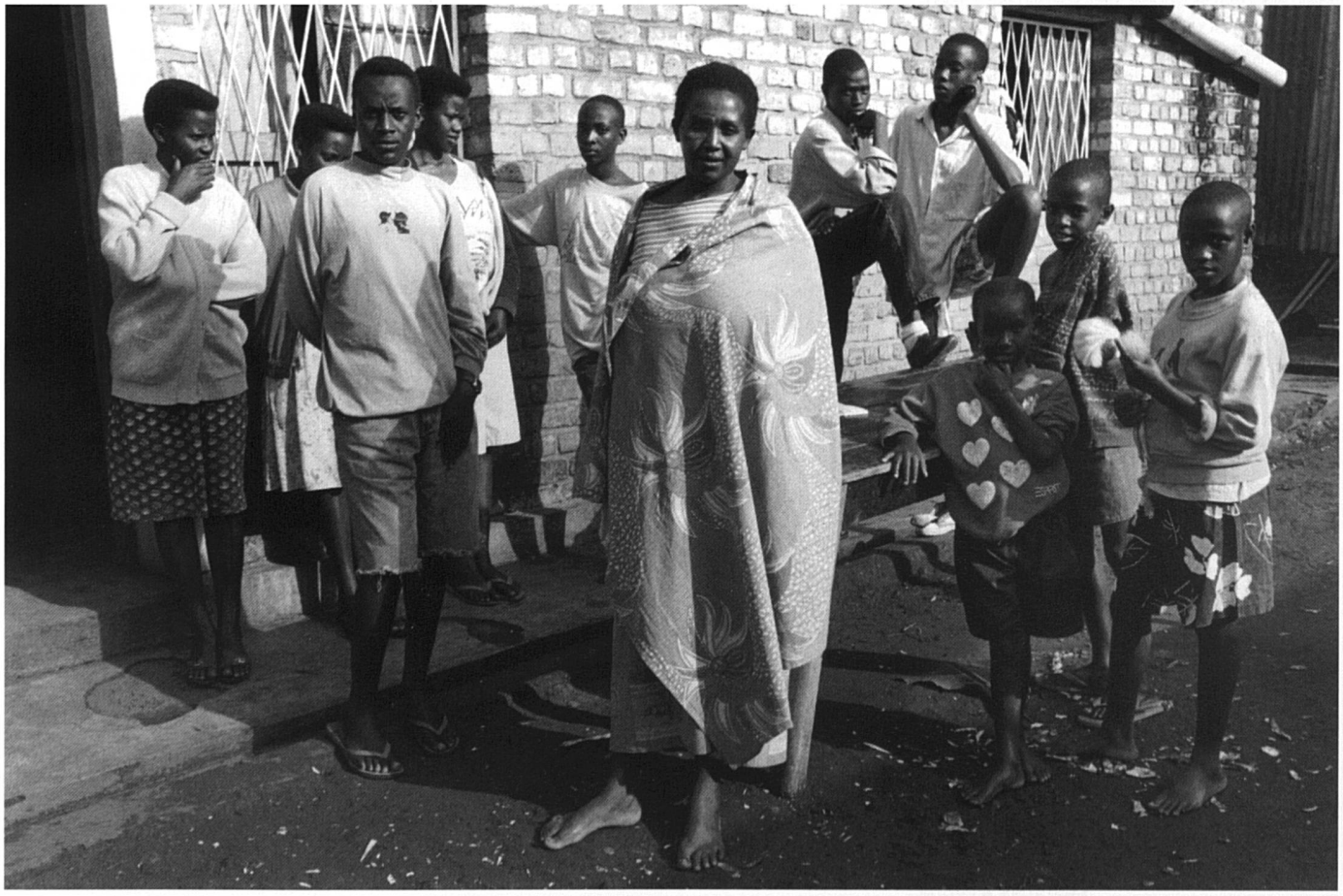
Soignée à l'hôpital, veillée par un voisin, Christiana fut ensuite accueillie par l'Association «Sans Famille» créée à Butare par une ancienne réfugiée revenue du Burundi, Béatrice Mujimbere.

Christiana se laissa peu à peu convaincre et accueillit progressivement dix enfants et adolescents dans la maison que l'association lui confia. Dix solitutes qui partagent la sienne, et pour qui elle est devenue une mère exceptionnelle. Les plus grands, quand ils le peuvent, aident à cultiver les 2 hectares de terrain mis à dispositon de l'association par la Préfecture.

«Quand on parle, on s'aperçoit qu'on a tous les mêmes problèmes. Chacun vit avec sa propre peine. Et c'est comme ça...»

Anne-Marie Grobet

«Rwanda, pour la Vie» Mémoire du génocide de 1994
Photos: Anne-Marie Grobet



Damas, janvier 1997. Photo: Magali Koenig

«J'aime photographier des endroits chargés d'un passé trop grand pour eux. Ils sont le reflet en marge d'une histoire violente, faite d'excès, de douleurs et de rêves, une histoire qui laisse derrière elle des lieux vidés de leurs raisons premières et auxquels le temps et les hommes qui y passent donnent enfin, au-delà de la dérision, une touche d'humanité.»

Magali Koenig

Ella Maillart 1903-1997
Princesse Khalka, Barga, Mandchoukouo japonais, aujourd'hui Chine, 1934

«Combien de fois Ella Maillart ne me l'a-t-elle pas répété? «Mes photos, disait-elle, je les ai prises avant tout pour m'aider à écrire, pour me souvenir d'un site, d'un visage, des détails d'un costume». A l'entendre, sa caméra n'était qu'un carnet de notes en images, un simple annuaire dressé au gré des routes sans recherche particulière et selon son humeur – or pour nous qui les découvrions, les photos d'Ella Maillart, c'était... Le Monde.

Une photographe ou un photographe? Quelle différence? Je jurerais que cette question ne lui a jamais effleuré l'esprit, elle qui s'en posait pourtant beaucoup, de questions... Ella voyait, elle photographiait, un point c'est tout. Différence ou ressemblance, homme ou femme, femme ou homme, la question l'intéressait peu, de toute façon. Et pourtant, comme pour contredire ce que je viens d'écrire, combien de fois ne l'ai-je pas vue bondir devant l'injustice! Peut-être, à l'instar de Monsieur Jourdain, faisait-elle quelque part du féminisme sans le savoir? Chère Ella!»

Laurence Deonna

Princesse khalka, Barga, Mandchoukouo japonais (aujourd'hui Mandchourie, Chine), 1934
Photo: Ella Maillart. Musée de l'Elysée

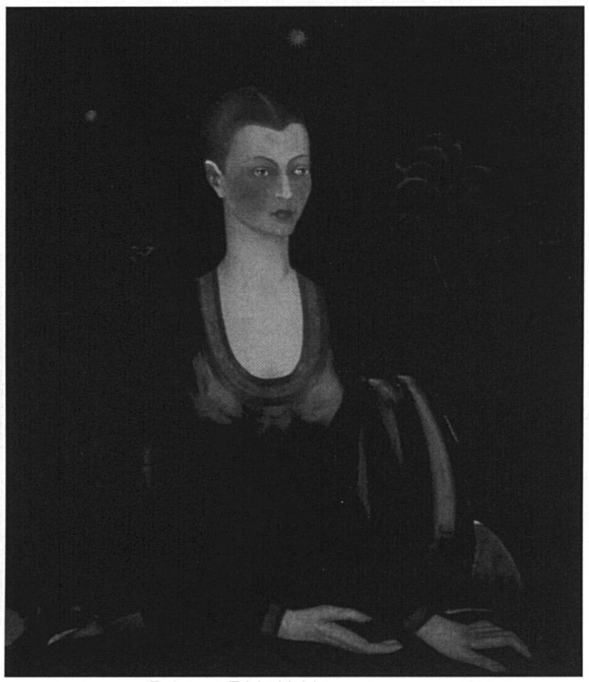
Frida Kahlo et Tina Modotti, la peintre et la photographe

Les férus de culture mexicaine seront ravis. Alors que la Fondation Pierre Gianadda de Martigny propose une exposition dédiée aux peintres Frida Kahlo et Diego Rivera, l'Institut valencien d'art moderne (IVAM) lui fait écho en présentant 200 clichés qui retracent l'âge d'or de la photographie mexicaine de 1923 à 1940, marquée par les empreintes de Manuel Alvarez Bravo, Edward Weston, Sergei Eisenstein et de Tina Modotti, photographe, reporter et révolutionnaire qui fut l'amie de Frida Kahlo et le modèle de Diego Rivera. Deux accrochages qui permettent de redécouvrir le talent artistique et l'engagement politique de deux femmes exceptionnelles.

Le Mexique des années 20 et 30 vécut au rythme d'une activité culturelle et politique intense, dans le sillage de la première révolution populaire du XXe siècle, déclenchée en 1910 par Pancho Villa et Emiliano Zapata. Ce pays au riche passé aztèque et à la ferveur populaire légendaire exercera une fascination indéniable tant auprès des artistes locaux (les muralistes Diego Rivera et Alfaro Siqueiros) que parmi les nombreux écrivains, cinéastes et photographes étrangers qui découvrirent «ce pays si loin de Dieu et si proche des Etats-Unis». Comme Sergei Eisenstein, arrivé pour y tourner «Que viva Mexico!», film qu'il ne terminera jamais, ou les Américains Edward Weston, Anton Bruehl et Paul Strand. Le Français Robert Cartier-Bresson ne sera pas en reste.

Mais ce sont Frida Kahlo et Tina Modoti qui donneront à la peinture et à la photographie de cette époque une force expressive et une sensibilité qui, un demi-siècle plus tard, suscitent toujours l'engouement. La petite histoire veut que ce soit Tina Modotti, alors compagne du révolutionnaire cubain Julio Antonio Mella, qui présente le muraliste Diego Rivera à son amie Frida Kahlo. Jeune femme qui saura faire d'un destin tragique et de ses souffrances physiques et amoureuses une œuvre. Fille du photographe d'origine allemande et de confession juive Wilhelm Kahlo et de la très catholique Matilde Calderon y Gonzalez, Frida est encore une enfant lorsque la polio la frappe cruellement. Et elle n'a pas 18 ans lorsqu'elle est victime d'un accident qui aurait pu lui coûter la vie. «Je suis montée dans le bus avec Alejandro. Je me suis assise au bord, près de la main courante... Quelques instants plus tard, le bus a percuté un tramway de la ligne Xochimilco. Le tram a écrasé le bus contre l'angle de la rue. Ce fut un choc étrange, il n'était pas violent mais sourd, lent, blessant tout le monde. Moi surtout (...). Le choc nous projeta vers l'avant et la main courante me transperça comme l'épée transperce le taureau. Un homme, voyant la terrible hémorragie, me ramassa et m'allongea sur une table de billard jusqu'à l'arrivée de la Croix-Rouge. Je perdis ma virginité, mon rein se ramollit, je ne pouvais plus uriner et ce dont je me plaignais le plus était ma colonne vertébrale», peut-on lire dans le très beau catalogue de l'exposition Gianadda.

Ce corps aux multiples fractures trouvera pourtant la force de vivre par l'art, puisque, clouée au lit, l'ardente Frida exorcisera son calvaire dans la peinture. «Bien plus qu'une autobiographie, ses autoportraits se révèleront les «images de l'intérieur» d'un être lancé dans une recherche existentielle autant qu'esthétique, d'un être encore en devenir, d'une conscience qui naît», affirme Cristina Burrus. Une conscience qui la poussera vers le Parti communiste mexicain et vers l'homme qui deviendra sa référence artistique et amoureuse: Diego Rivera, le peintre qu'elle épousera deux fois. Si la chronique mexicaine des années 30 retient surtout l'œuvre et les frasques de Rivera, les critiques, écrivains et cinéastes d'aujourd'hui font la part belle à Frida Kahlo. Comme le rappelle Eli Boutra, cité par Viviane Cretton, «Frida se permet le luxe, étant donné sa condition de femme, d'exprimer sans fard sa vision de la vie et de la mort, avec du sang, ce liquide si proche de la vie quotidienne des femmes et proscrit par l'art et par la société.» La peinture de Kahlo? «Une attaque irrévérencieuse des valeurs de l'idéologie dominante.» Un langage qui va à l'encontre des normes esthétiques en vigueur dans le Mexique d'alors, conclut Sarah M. Lowe.



Peinture Frida Kahlo
Portrait de Alicia Galant, 1927
Fondation Pierre Gianadda, Martigny

Pour découvrir l'histoire et la peinture de Frida Kahlo, quelques pistes:

- **Exposition**
  Diego Rivera/ Frida Kahlo
  à la Fondation Pierre Gianadda, Martigny.
  Jusqu'au 1er juin 1998.
  Ouvert tous les jours de 10h à 18h.
- **Conférence**
  Frida Kahlo – L'agonie dans la peinture, analyse iconographique de son œuvre, illustrée en 60 dias. Par Mme Araceli Rico, docteur en histoire de l'art.
  Organisée par l'Association des Mexicains de Genève et Amis du Mexique, vendredi 13 mars à 19h, Institut des Hautes études internationales (HEI), rue de Lausanne, Parc Barton, Genève.
  Entrée: Frs 5.-.
  Contact: Kyra Nunez: 022/776 83 19.
- **Livres**
  Frida Kahlo, de Rauda Jamis,
  Diego & Frida, de J.M.G. Le Clézio (Editions Stock),
  ou encore le superbe
  Journal de Frida Kahlo, Ed. du Chêne, introduction de Carlos Fuentes, avant-propos de Sarah M. Lowe, reproduit en fac-similé, traduit et comprenant 70 aquarelles inédites.

Tina Modotti – Photographe, reporter et révolutionnaire

Si Tina Modotti a été immortalisée sur une des œuvres du muraliste Diego Rivera, la postérité n'a, en revanche, pas trouvé un portrait du couple Rivera/Kahlo tiré par la photographe italienne, qui leur fut pourtant très proche. La très séduisante Tina, née dans une famille italienne modeste, quittera sa terre natale pour les Etats-Unis, où elle sera même actrice à Hollywood, le temps de quelques films du cinéma muet. Mais c'est au Mexique qu'elle trouvera la maturité artistique. Dans le sillage de son compagnon et mentor Edward Weston, elle deviendra une photographe-reporter de renom, doublée d'une révolutionnaire dont se souviennent encore les Mexicains, Cubains, Russes, Espagnols et Italiens. L'engagement de Tina Modotti lui fera, en effet, croiser la route de Léon Trotski, exilé au Mexique, ainsi que des révolutionnaires dans la naissante Union soviétique, et des combattants républicains lors de la guerre d'Espagne.

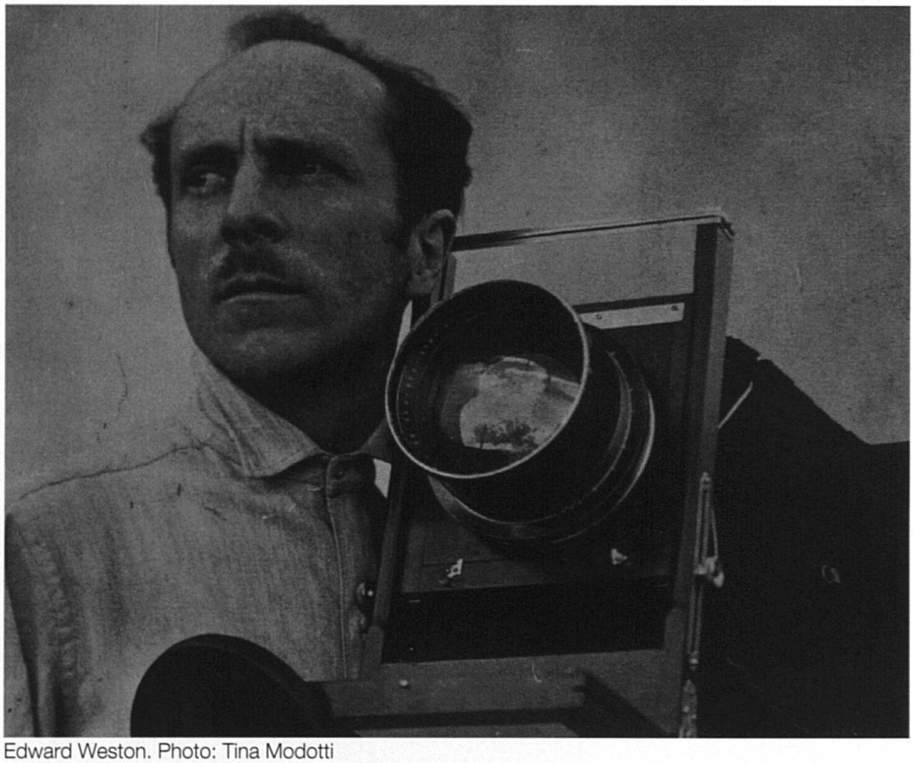
L'exposition Mexicana de l'Institut valencien d'art moderne (IVAM) com-

mence avec l'arrivée à Mexico, en 1923, d'Edward Weston et de Tina Modotti. Les clichés de la jeune femme montrent particulièrement sa sensibilité aux détails et son attachement au contenu social de ses œuvres. L'accrochage de Valence réunit quelque 200 photos et mêle intelligemment photographie anthropologique, art moderne et engagement social. Il rend également hommage au Maestro Manuel Alvarez Bravo, à Aurora Eugenia Latapi et à Josef Alberts. Ce voyage au cœur de la photographie mexicaine se termine en 1940, année de l'Exposition internationale du surréalisme promue par André Breton, à partir de laquelle l'art mexicain deviendra la plus exubérante des «provinces surréalistes».

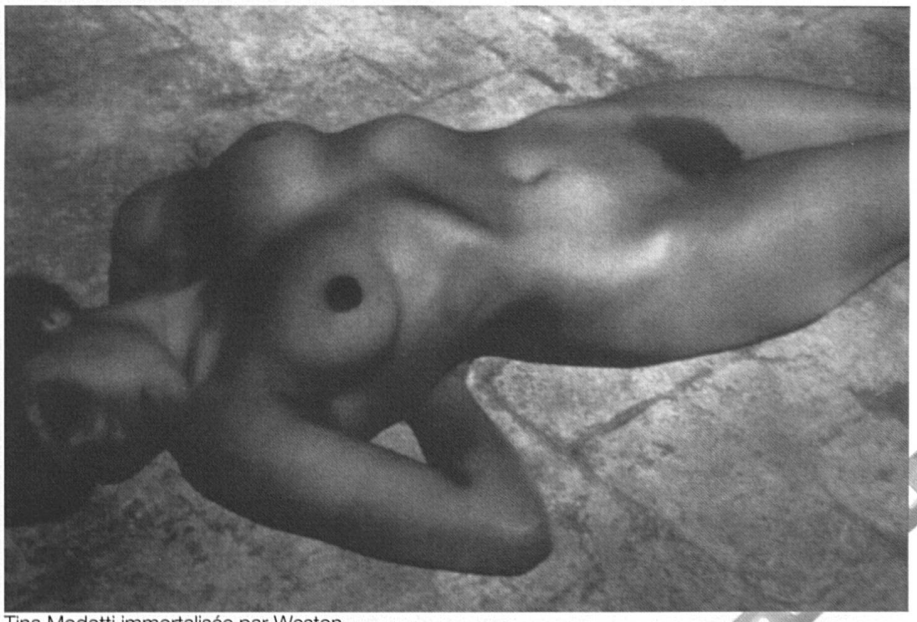
Luisa Ballin

Mexicana – Photographies modernes du Mexique 1923-1940, Instituto Valenciano de Arte Moderno (IVAM), Valence, Espagne. Jusqu'au 5 mai 1998.

Pour mieux connaître ou découvrir Tina Modotti, deux livres: «Tinisima de Helena Poniatowka», et «Tina Modotti, fotografa et revoluzionaria», Biblioteca di Cronache illustrate. Il fato, la foto. (Idea Editions).



Edward Weston. Photo: Tina Modotti



Tina Modotti immortalisée par Weston.

Les mouvements féministes dans le sillage de Mai 68 vous ont-ils sensiblisée?

A ce propos, j'ai pris une belle photo. Lors d'une manifestation de femmes, j'ai vu un vieillard s'approcher, une rose à la main. J'ai pressenti son geste. Au moment où il a offert la fleur à l'une des manifestantes, j'ai appuyé sur le déclic...

Il serait indécent de ne pas reconnaître que ces mouvements, et les lois qu'ils ont entraînées, ont beaucoup apporté à la société française. Bien plus d'ailleurs qu'à la société américaine, curieusement, qui a pourtant connu également ce type de contestation.

Gisèle Freund *Portrait*
Entretiens avec Rauda Jamis.
Ed.des Femmes 1991